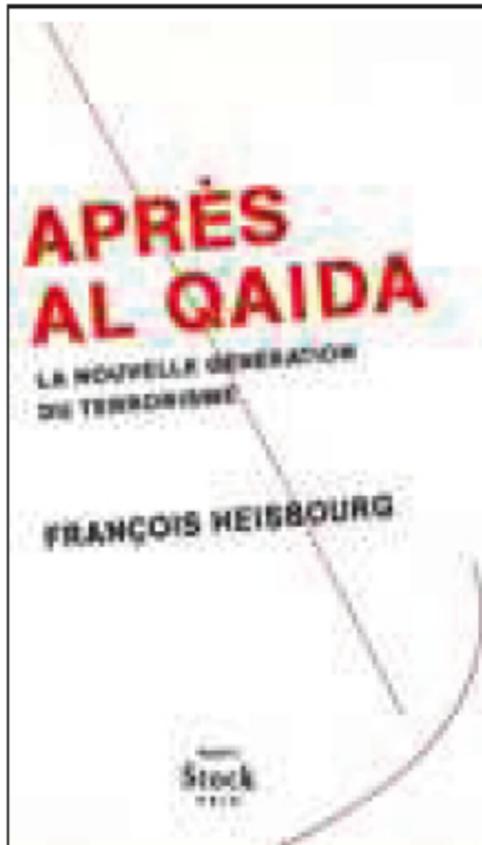


# Le terrorisme passé au crible



**Terrorisme(s), abrégé d'une violence qui dure**  
Jean-François Daguzan  
CNRS Editions  
128 pages 12 euros



**Après al-Qaïda, la nouvelle génération du terrorisme**  
François Heisbourg  
Stock  
128 pages 12 euros

**A**u mot terrorisme, il met un «s». Le discours des politiques sur la guerre contre le terrorisme réduit trop souvent ce phénomène multiforme à une catégorie morale de mal absolu. Spécialiste reconnu des questions stratégiques et du terrorisme, François Daguzan, dans un livre synthétique et lumineux, souligne sa complexité, dans l'histoire, même si la dernière décennie a été incontestablement dominée par Al-Qaïda.

Si l'on se réfère à l'étymologie, le mot apparaît à la révolution française, à propos de la violence menée par les Jacobins pour terroriser leurs ennemis extérieurs et intérieurs. Ce n'est qu'ensuite qu'on parle de terrorisme à propos des violences non-étatiques. L'auteur rappelle que le terrorisme est l'un des plus vieux métiers du monde, qu'il s'agisse du tyranicide ou surtout de la violence aveugle et des massacres de masse.

**Cible.** «Son impact est fort parce que son caractère aléatoire, indiscriminé et a priori injuste, frappe au cœur de l'identité personnelle de chaque individu qui se retourne alors vers celui qui est censé lui apporter la sécurité», souligne ce maître

de conférences à la Fondation pour la recherche stratégique. Le terrorisme n'est donc pas, sauf à de rares exceptions, le fait de psychopathes, mais une stratégie rationnelle de l'horreur pour atteindre un objectif précis. «*Tout résistant sera un terroriste aux yeux du pouvoir qu'il combat mais, corrélativement, tout terroriste se parera du qualificatif plus noble de partisan, combattant...*» relève l'auteur, rappelant que cela a rendu très difficile une définition juridique du terrorisme admise par tous. Les Européens y sont parvenus en se fondant sur la nature de l'acte. Le département d'Etat américain le définit comme «*un acte de violence prémédité et sous-tendu par des motivations politiques, perpétré contre des cibles non-combattantes*».

En Europe, pendant le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, le terrorisme fut avant tout politique, d'extrême gauche ou d'extrême droite, (Brigades rouges et Ordine Nuovo en Italie, RAF en Allemagne...), sur fond de guerres froide ou nationalistes (ETA basque, IRA irlandaise...). L'apparition du terrorisme «djihadiste» date de moins de dix ans. L'onde de choc des attentats du 11 Septembre, «perpétrés avec des

moyens rudimentaires – cutters et avions – mais une extrême sophistication conceptuelle», peut faire oublier que la gestation de la nébuleuse Al-Qaïda fut très laborieuse. Djihad, cela signifie aussi bien la guerre sur soi-même que la guerre sainte, comme le rappellent Jean-Luc Marret et Michel Guérin dans un petit livre essentiel (1). Idéologiquement, ce courant se réfère notamment à l'Égyptien Sayyid Qotb (pendu par Nasser) et veut imposer l'islam à tous les domaines de la société, pourfendant comme «infidèle» – et donc cible légitime – tout musulman qui refuse leur conception. Ces mouvements ont d'abord agi dans un cadre national, en Égypte notamment, avant que Ben Laden ne lui donne sa dimension internationale.

La nébuleuse d'Oussama Ben Laden n'est plus ce qu'elle était. «*L'isolement d'Al-Qaïda a des conséquences très pratiques. Au-delà de l'assèchement des soutiens logistiques et financiers, c'est le recrutement qui en souffre, d'autant que l'organisation a été une immense consommatrice de "kamikazes", notamment en Irak où 1500 attentats ont été le fait de combattants suicides le plus souvent d'origine étrangère*», rappelle François Heisbourg, notamment président de l'International Institute for Strategic Studies de Londres, dans une éclairante analyse sur le déclin de cette organisation. Les coups portés par les enquêteurs et la vigilance accrue dans les pays occidentaux, qui ont permis de déjouer nombre de projets, y ont leur rôle. Mais comme pour de nombreux autres groupes terroristes de l'histoire, cette crise a été causée avant tout par ses propres erreurs stratégiques.

**Fiasco.** L'invasion de l'Afghanistan a privé Al-Qaïda de ses bases. Depuis lors, les attentats les plus fracassants revendiqués par Al-Qaïda comme ceux de Madrid, d'Istanbul ou de Londres, ont été le fait de groupes locaux, «franchisés», dont les capacités opérationnelles sont devenues de plus en plus réduites. L'escalade dans la violence menée par Al-Qaïda en Irak – et en Jordanie ou en Arabie Saoudite – a fait basculer une opinion jusque-là plutôt favorable ou compréhensive vis-à-vis des «djihadistes». Le fiasco est patent. Le risque est pour les Occidentaux d'avoir une guerre de retard. «*Il y a une tendance naturelle à penser l'avenir comme une extrapolation linéaire du présent*», note François Heisbourg rappelant que les services de sécurité espagnols, turcs et britanniques, obnubilés par leur lutte contre les terroristes basques, kurdes et irlandais, furent impuissants à prévenir les attentats de Madrid, Istanbul et Londres.

♦ MARC SEMO

(1) *Histoires de Jihad*, éditions des Equateurs, 126 pages 12 euros.

Les attentats du 11 Septembre ont été perpétrés avec des moyens rudimentaires – cutters et avions – mais avec une extrême sophistication conceptuelle.